

Conférences LES JEUDIS DU TEMPS

Le 9 juin 2016

Quand les TEMPS redessinent la ville
comment articuler temps
et aménagement?

Luc Gwiazdzinski

Géographe et Urbaniste
à l'Université de Grenoble Alpes

Les modes de vie changent, les temps s'accélèrent, se multiplient, se mêlent, parfois s'emmêlent

Qui décide des horaires ? Peut-on éviter les bouchons ? Comment limiter les inégalités liées au temps ? À quoi ressemblera notre temps, demain, si rien n'est fait, avec l'accélération des rythmes de vie et l'augmentation de la population des villes ? Il est grand temps de prendre ces questions à bras le corps, face à ces nouveaux enjeux sociaux et environnementaux.

À Rennes, un Bureau des temps mène depuis 2002 des actions concrètes et transversales, dépassant l'approche individuelle pour réaménager les temps à l'échelle du territoire. Il invite également les meilleurs spécialistes à croiser leur domaine d'expertise avec l'angle temporel dans le cadre des conférences « Les jeudis du temps ».

Une conférence proposée par le Bureau des Temps de Rennes

Retrouvez nos conférences sur : bureaudestemp.rennes.fr

02 23 62 20 95

temps@rennesmetropole.fr

@BuroTempsRennes



Katja KRÜGER

Autre temps, autre lieu, puisque nous avons débuté ce Jeudi du temps plus tôt qu'à l'accoutumée par une prestation artistique et que nous sommes nomades ce soir. Nous avons déserté les Champs libres qui nous accueillent d'habitude – très bien d'ailleurs – pour le Parlement de Bretagne. Et c'est bien de temps en temps de sortir des sentiers battus et se déplacer pour voir les choses autrement.

La Ville de Rennes et Rennes Métropole bénéficient d'un Bureau des temps. Je suis Katja Krüger, conseillère métropolitaine et conseillère municipale déléguée aux temps de la Ville de Rennes. Et je suis heureuse de saluer ce soir dans cette salle Jocelyne Bougeard qui a porté cette délégation de 2001 à 2014.

Qu'est-ce donc que le Bureau des temps ? On me demande souvent à quoi ça sert, si l'on peut y aller acheter une heure quand on a envie de faire la sieste. En fait, cela sert à observer toutes les questions qui touchent au temps, sur un territoire donné, le territoire de la Ville et de la Métropole en l'occurrence. Nous sommes tous soumis au temps. Si quelqu'un a la solution d'arrêter le temps ou de l'accélérer, qu'il se présente, tout le monde est preneur ! Nous sommes « soumis » au temps, et un territoire l'est aussi, une collectivité aussi. Le Bureau des temps réfléchit aux questions qui touchent au temps. Il traduit ces réflexions en actions, toujours dans l'objectif d'améliorer la qualité de la vie des citoyens et, c'est sans doute le point le plus important pour nous, de créer plus d'égalité entre les citoyens. Car avec de l'argent, on peut s'acheter plus facilement du temps. On peut embaucher quelqu'un pour faire le ménage, ou d'autres choses fastidieuses mais qui doivent néanmoins être faites. Avec moins d'argent, on peut également être obligé de se loger loin du centre-ville où les logements sont coûteux, ce qui implique plus de transport... Le Bureau des temps s'intéresse donc à toutes ces questions qui concernent l'égalité, une meilleure qualité de vie, un accès pour tous aux services publics.

Depuis de nombreuses années, il organise un cycle de conférences, les Jeudis du temps, qui ont lieu environ quatre fois par an, habituellement aux Champs Libres à 20h30. Avec à chaque fois en invité un spécialiste d'un sujet, toujours traité sous l'angle du temps.

Notre conférence ce soir s'intitule : « Quand les temps redessinent la ville ». Elle se situe dans un cadre un peu particulier et c'est peut-être aussi pour cela que nous sommes sortis de notre lieu habituel. En ce moment ont lieu à Rennes de nombreuses rencontres de concertation sur le projet urbain Rennes 2030. Peut-être avez-vous vu les affiches rouges et blanches qui les annoncent. Dans cette réflexion partagée sur la ville et le futur plan local d'urbanisme, il nous a semblé important de prendre en compte la dimension temporelle. Pourquoi ? Et que vient faire le temps dans l'aménagement de la ville ? Nous voulons proposer une lecture temporelle de la ville car on n'a pas la même expérience urbaine, les mêmes usages de la ville, selon notre âge, selon l'heure

de la journée, le jour de la semaine, la météo... La Ville, comme institution, doit penser et anticiper cette multitude d'usages dès la conception des aménagements. À la Ville de Rennes, nous avons fait le choix de poser la question temporelle en amont de la réflexion sur l'aménagement. De penser aux questions du temps dès la conception de l'aménagement, et non après coup. Au Bureau des temps, nous présentons le temps comme la 4e dimension de l'aménagement urbain. On ne pense pas seulement la ville avec les deux dimensions du plan et la 3e dimension du volume ; on intègre volontairement une 4e dimension, celle du temps, pour voir la ville en mouvement, la diversité des usages dans le temps, ainsi que l'inscription de la ville dans le temps long.

Pour présenter cette approche temporelle et sensible de la ville, nous avons invité un spécialiste: Luc Gwiazdzinski. Vous êtes géographe et urbaniste. Vous êtes directeur de l'institut de géographie alpine (IGA) à l'Université de Grenoble Alpes, responsable du master Innovation et territoire (ITER) et chercheur au laboratoire Pacte et associé au MOTU (Centre interuniversitaire de recherche Mobilité et Temps Urbain de Milan). Vous avez également dirigé des structures opérationnelles : agences en urbanisme, développement, temps et mobilités.

C'est d'ailleurs lorsque vous dirigiez la Maison du Temps et des Mobilités de Belfort que nous nous sommes rencontrés, au sein de l'association Tempo Territorial, qui est le réseau national français des bureaux des temps. Vous avez également accompagné la traversée nocturne organisée à Rennes en 2005 par le Bureau des temps et la Mission jeunesse.

Vous avez travaillé sur la nuit, les temps urbains et le chrono-urbanisme, et avez contribué à l'émergence de l'approche temporelle. Expert européen, vous avez dirigé de nombreux colloques et programmes de recherches internationaux et publié une dizaine d'ouvrages sur la ville, la nuit et les temps urbains dont deux sont réédités en 2016 : La nuit, dernière frontière de la ville et La ville 24h/24.

Et vous nous invitez à une lecture sensible et renouvelée de la ville en mouvement autour des figures de la ville malléable et réversible.

Luc GWIAZDZINSKI

Je suis très impressionné d'être là ce soir et voudrais remercier toutes celles et ceux qui m'accueillent. Je suis vraiment choyé à Rennes et c'est toujours un plaisir d'y revenir.

Je suis impressionné aussi car vous êtes nombreux ce soir. J'ai connu il y a des années à Belfort, des conférences de ce type qui ne réunissaient qu'une poignée de personnes. Les temps changent. Impressionné bien sûr car ce lieu est impressionnant. Je me souviens de l'énorme émotion en France lorsqu'il a brûlé. Ce Parlement existe, il est inscrit dans l'imaginaire français. Il a pu renaître de ses cendres : c'est intéressant comme réflexion pour celles et ceux qui travaillent sur le

temps.

Impressionné enfin par la discussion que j'ai eue avec votre élue Katja Krüger et l'équipe du Bureau des temps, avant cette conférence. Il y a quelques années, on parlait déjà de maires de nuit, de conseil de nuit, de charte de la vie nocturne... mais peu de monde nous suivait. Je me souviens encore d'une traversée nocturne de Rennes. Cela fait plaisir de voir de jeunes équipes qui avancent, qui concrétisent les idées. Je suis impressionné par la ténacité et le travail de fonds des élus et des techniciens depuis des années et j'aimerais rendre hommage à Jocelyne Bougeard, Danièle Touchard et Evelyne Reeves.

Lorsque j'ai demandé quel était le public de cette conférence, on m'a dit : « Très divers, mais même s'il peut y avoir des gens au fait des questions de temps, il ne faut pas utiliser de termes compliqués. » Je vais donc essayer, pendant une heure – vous me ferez signe – d'être pédagogique et didactique, pour vous amener sur cette idée de malléabilité, de réversibilité de la ville dans une nouvelle articulation entre temps et aménagement. Autrement dit : Comment peut-on y travailler en termes d'aménagement urbain et de polyvalence des bâtiments ?

Les géographes se posent un certain nombre de questions. La question du « Où ? ». Pour y répondre ils font des cartes ; la question du « Pourquoi ? ». Et ils essaient d'expliquer les communautés, les relations, la répartition des individus et des phénomènes sur la planète. Je suis un géographe qui – avec d'autres – a ajouté une nouvelle question, c'est celle du « Quand ? ». Où, pourquoi et quand ça se passe ? Est-ce que Rennes reste la même ville le matin, le midi, le soir, la nuit – vous ferez bientôt je crois une autre traversée. Vous verrez que Rennes la nuit est la même ville, mais pas tout à fait la même quand même.

Je ne vais pas revenir sur mon cursus, mais je voudrais souligner que dans les différents lieux où j'exerce, j'essaye toujours d'ancrer mon travail dans la vie. C'est aujourd'hui le cas avec les étudiants que j'ai la chance d'encadrer à Grenoble. C'était le cas aussi quand j'ai monté ou dirigé des agences du temps, de développement, d'urbanisme. Et j'essaye de faire toujours le lien entre recherche et action. Je suis parfois un peu écartelé, comme tous ceux et celles qui vivent ainsi sur deux emplois. Pour l'instant je me suis posé à Grenoble, dans la recherche, et j'essaye d'y installer ces réflexions sur la ville malléable.

Mon propos : vous faire changer de regard sur la ville

Mon propos ce soir, ce sera d'essayer de vous faire changer de regard sur la ville. Je partagerai avec vous quelques petites choses que j'ai comprises au cours de ces années, sur le temps et l'espace. Et nous verrons quelles en sont les conséquences pour la ville. Enfin, nous irons vers cette idée de ville malléable, réversible, modulaire. Avec une volonté ainsi, en tout cas pour moi, de limiter la consommation d'espace – j'y reviendrai – et d'augmenter l'intensité urbaine. À Rennes, il

y a de l'intensité urbaine. A Grenoble un peu moins. C'est important l'intensité urbaine, pour une ville.

Comme tout bon universitaire, je vais bien sûr commencer par des définitions. Mais comme je ne veux pas vous perturber en vous entraînant dans mes sentiers de spécialiste, et pour sourire un peu, je vais le faire sous forme de pirouette. La première question qui se pose est : « Qu'est-ce que le temps ? ». Bien avant nous, au 5ème siècle, saint Augustin a dit : « On sait toujours ce qu'est le temps jusqu'au moment où on nous demande de le définir. » En tout cas le temps dont je vais vous parler, c'est ce qu'on appelle aujourd'hui les temps sociaux, la fabrique des temps sociaux. Le deuxième phénomène avec lequel nous allons jouer ce soir, c'est la notion de ville. Je vais citer Georges Perec : « La ville, ne pas essayer de la définir. C'est beaucoup trop lourd. On a toutes les chances de se tromper. » Je vais quand même vous proposer une autre définition de la ville, peut-être un peu plus opérationnelle, en tout cas qui me plaît bien. C'est celle d'un géographe, qui n'est pas Colette Cauvin ni Henri Raymond, mais Paul Clava, un géographe qui travaille sur la culture et a beaucoup marqué l'histoire de la géographie française. Il dit que la ville, c'est le lieu de maximisation des interactions. À un moment où l'on parle de séparation, de communautés, je trouve intéressante cette idée de maximisation des interactions, non seulement à l'échelle nationale, mais aussi dans la ville.

Une façon de retomber sur ses pieds, c'est de réfléchir en termes de mobilité. La mobilité, c'est une façon d'éprouver l'espace et le temps. Quand on a démarré cette politique du temps avec Rennes – et à cet égard, il faut rendre hommage à Edmond Hervé qui fut à l'origine de cette démarche – on a essayé de croiser l'espace, le temps et la mobilité. Aujourd'hui, on parle de la mobilité comme d'un droit, qui renvoie notamment à la notion de droit à la ville.

Des choses que j'ai apprises : constats et regrets

Voici donc quelques petites choses que j'ai apprises :

On oublie souvent que la cité idéale n'a jamais existé. Quand les géographes et les urbanistes parlent de la ville, ils évoquent la cité grecque. Mais dans la cité grecque, Mesdames, vous n'étiez pas présentes sur l'agora pour discuter de politique ! Et un certain nombre d'entre nous n'auraient pas été conviés non plus pour discuter des affaires de la cité. Alors cette cité idéale... en tout cas, ce n'est pas tout à fait la mienne.

Beaucoup de gens parlent du bon vieux temps, disent : « C'était mieux avant ! ». Ils oublient qu'avant, ils avaient 20 ans et qu'aujourd'hui ce n'est plus le cas.

Une ville qui est attractive et se développe, où l'on se sent bien, est une ville où les individus se rencontrent et échangent. Ils font société, ils font territoire, ils font ville. C'est une notion fonda-

mentale.

Une ville mérite ce nom de ville quand on peut s'asseoir, boire et uriner gratuitement. Pour moi, quand il n'est pas possible de faire l'une de ces trois choses gratuitement, ce n'est déjà plus tout à fait une ville. Je ne sais pas où en est Rennes sur ce point. Parfois, c'est possible le jour mais plus difficile la nuit

Autre élément important : on a besoin de temps d'arrêt et d'espaces en friche. Si je n'avais pas eu d'espaces en friche à côté de chez moi en Lorraine – et il y en a encore plus aujourd'hui du côté de Longwy ! –, des friches et des forêts un peu abandonnées pour construire une cabane, je ne pense pas que ma fabrique d'imaginaire aurait si bien fonctionné. Dans un agenda de plus en plus chargé, tout se bouscule – pour ceux qui ont la possibilité d'avoir un emploi. Mais il est important d'avoir des temps d'arrêt. Sans arrêt, il n'y a pas de rythme, et sans rythme, il n'y a pas de vie.

▪ Une autre petite chose que j'ai constatée au fil des années, c'est qu'il y a une vie dans les villes après 20 heures.

J'ai également des regrets :

On n'a pas intégré la dimension du temps en aménagement. Quand on a réfléchi à la ville, on l'a pensée 16h sur 24, et en semaine. On l'a moins pensée le dimanche, on l'a moins pensée pendant les vacances. Sauf à Rennes, bien sûr... Mais il y a des pistes à poursuivre. Jusqu'à présent, on a aménagé l'espace pour gagner du temps : voyez comme la carte du TGV a déformé/transformaté la France profonde. Par contre, on a rarement aménagé le temps pour gagner de l'espace. J'y reviendrai.

En matière de développement durable – je sais que c'est une préoccupation des pouvoirs publics aujourd'hui –, on a beaucoup mis l'accent sur la limitation de la consommation d'énergie. On a aussi un peu pensé à l'espace en matière de développement durable. On pense très peu au temps comme levier.

Autre regret, c'est la poursuite de l'étalement urbain. Vous savez qu'on perd tous les 10 ans l'équivalent en surface d'un département, pour cause d'urbanisation. Dans 10 ans on aura perdu l'équivalent de l'Isère, le département où j'habite. C'est beaucoup ! Tout le monde parle de construire la ville sur la ville, de faire la ville sur la ville. En voilà une bonne idée ! Mais dans les faits, la ville continue à s'étaler, à fabriquer ce que Perce – que je citais tout à l'heure – appelle des « espèces d'espaces ».

Autre constatation : nos modes de vie changent vite, mais la fabrique de la ville, sa matérialité, ne s'est pas toujours adaptée aux nouveaux modes de vie quotidiens, aux nouveaux cycles de vie. Tout change très vite, mais nous continuons à construire en béton. Le cycle est connu : on arrive

dans un bâtiment, on s’y installe, on a des enfants, puis les enfants quittent le nid, la maison devient trop grande mais elle le reste et on ne l’adapte peut-être pas suffisamment. Parce que c’est construit dans des matériaux qui sont, eux, durables au sens durée de vie...

La plupart des bâtiments sont utilisés pour une seule fonction, ils sont monofonctionnels. J’ai travaillé pendant des années à Strasbourg, avec vue sur un superbe bâtiment : le Parlement européen. Je crois que c’est le pire exemple en la matière. J’espère que vous n’avez pas pire à Rennes ! Lors de mon séjour à Strasbourg, il était utilisé 1 à 2 jours par mois. 1 à 2 jours par mois ! Alors que pour obtenir des salles à l’université, c’était très compliqué...

▪ Regret encore concernant la place des artistes. J’interviens après une prestation de musique et de danse en ces lieux. Il y a une manifestation du pôle des arts urbains (pOlau) aujourd’hui à Rennes et, dans plusieurs lieux, des œuvres des frères Bouroullec. De quoi cela parle-t-il ? De mobilité, de temporaire, d’interventions artistiques. Mon regret, c’est qu’on fasse intervenir les artistes après. Il s’occupent un peu des peintures, quand le bâtiment est fini. Le pOlau, que j’ai eu la chance de présider durant de nombreuses années, tente de faire dialoguer les artistes et les urbanistes. Comment faire en sorte que l’artiste intervienne dans cette fabrique de la ville très en amont ? Je voudrais vous citer un exemple : dans les traversées de villes que j’ai organisé, j’ai parcouru une année la ville de Lausanne, et j’ai eu la chance de le faire avec une compagnie de danse contemporaine – celle de Philippe Saire.

Quand on traverse une ville, comme on l’a fait à Rennes, on part d’un bout de la ville, on va à l’autre bout, et l’on rencontre des personnes, on leur pose des questions, jusqu’au bout de la nuit et jusqu’au bout de la ville. Mais ces artistes m’ont dit : « D’accord, on part avec vous, et on va poser des questions aux gens. Mais s’ils nous répondent, on va faire un truc : don contre don. On me donne, je rends. » Et donc chaque fois que quelqu’un répondait à une question, ils dansaient. J’ai été transformé par leur prestation. On était sous un pont, en pleine nuit, on a arrêté la circulation, et ces artistes - de plusieurs nationalités – se sont mis à danser. Ils ont créé un endroit magnifique sous le pont. On était dans une station-service un peu triste, et l’endroit est devenu magique ! Devant une sortie de boîte, un peu glauque, ils ont créé de la centralité. Cela m’a vraiment bouleversé et interrogé. Comment réussissent-ils, dans un endroit si peu amène, anxiogène, à construire une centralité ? Quand nous, urbanistes, on essaye d’aménager une place, on la fait belle et on se dit : « Ils vont tous venir ici ». Les gens en questions vont justement s’installer à côté et la place ne fonctionne pas. Comment peut-on profiter de ce savoir ?

Utiliser la clé du temps

Ma proposition, qui est aussi celle du Bureau des temps, c’est d’utiliser la clé du temps à plusieurs niveaux.

D'abord comme une clé de lecture pour voir les dysfonctionnements d'une ville, d'un territoire au sens large, à travers le temps. Mais aussi comme levier de développement durable.

Pourquoi le temps est-il intéressant ? D'abord, il oblige au partenariat. Ce n'est la compétence de personne. Bien sûr aujourd'hui à Rennes, c'est un peu la compétence du Bureau des temps et de son élue, mais ils ne peuvent pas intervenir sur tout. Sur les questions de temps on intervient en transversal. Ce n'est pas le cas de nombreux domaines. Si vous dites « économie », la Région se lève ; « social », c'est le conseil départemental, et ainsi de suite. Là, il existe une compétence qui appartient à tout le monde. Je me suis toujours dit qu'un jour un élu allait se lever pour porter cela au national, à l'international. C'est un super projet, il faut essayer, même si ce n'est pas facile de le porter même au niveau local.

Ensuite, le temps concerne chacun de nous dans sa vie quotidienne. Si l'on parle du temps, on parle de tout, de la crèche, de la maison de retraite, de toutes sortes de questions, des temps longs et des temps courts. Avec la clé des temps, on répond à la demande des populations : en termes de proximité, d'accessibilité, de participation. C'est concret, le temps ! Ça renvoie à la dimension sensible de chacun. Si vous interrogez les gens sur le temps, chacun va raconter des choses... et sur la nuit encore davantage. On a envie d'en parler, c'est un peu une madeleine de Proust. À ce propos, lisez cet auteur. Ça prend du temps, et puis on apprend beaucoup sur ce thème !

Enfin et surtout, la notion du temps laisse une large place aux créatifs dans les politiques. Un signe d'espoir, c'est que parmi ceux qui s'intéressent au temps, on voit apparaître un acteur nouveau : la publicité.

Diffusion vidéo d'une publicité pour une voiture automobile.

Ce qui est intéressant dans cette vidéo, c'est le changement de l'argument publicitaire. Naguère, quand on vendait une voiture, on vendait de la vitesse. Aujourd'hui, pour vendre le même véhicule on argumente sur la qualité du temps à l'intérieur, l'isolement par rapport à un monde agité. Pour vendre un voyage en TGV, on vend du temps calme pour pouvoir travailler, lire, rêver. C'est intéressant, pour les personnes qui travaillent depuis des années sur ces questions de voir la publicité s'emparer des thèmes.

Une nécessité : changer de regard sur la ville

Pour pouvoir réfléchir ensemble à ces questions, il est nécessaire de changer de regard. Les universitaires disent « changer de paradigme ». C'est ce que je vous propose. En quoi cela consiste-t-il ?

D'abord, vous devez adopter une approche systémique et multiscalaire : porter la réflexion à diffé-

rentes échelles, du plus petit au plus grand. On ne peut pas isoler les choses.

Quand vous considérez une ville, vous ne devez plus la regarder en termes de limites strictes. Vous devez la regarder comme une pulsation. On demande aux géographes où s'arrête la ville. Mais quand on la définit, elle est déjà plus loin ! Il faut donc penser la ville comme une pulsation : les gens arrivent, repartent. La ville est par nature un univers en mouvement.

Une autre proposition pour changer de regard, c'est de réfléchir en termes de systèmes de flux. Une ville, ce sont des flux et non des stocks. C'est compliqué, voire dangereux. Par exemple, pour ce qui concerne les élus : ils sont élus par une partie de la population. Mais à la fin du mandat, une partie de ces personnes ont quitté Rennes, et d'autres gens sont arrivés ; des entreprises aussi ont quitté Rennes et d'autres sont arrivées. Il faut accepter d'être dans ces flux. Ce n'est pas facile. Plus l'on vieillit, moins c'est facile.

Il faut également apprendre à voir la ville en 3D. Un urbaniste la dessine en plan, il crée des cartes. Mais un architecte fait de la 3D. Une ville ça monte, ça descend. Sachez par exemple qu'à Genève, dans certains quartiers – celui des banques – la ville est plus épaisse en dessous qu'au-dessus.

Changement de regard encore pour comprendre qu'un espace urbain n'est pas utilisé par les seuls résidents. C'est une idée qu'on a du mal à faire passer. À faire comprendre qu'à Rennes, par exemple, il y a aussi des gens qui viennent travailler, des touristes qui passent. Ils passent la majeure partie de leur temps réveillé ici, « chez vous ». Mais le problème est : « Qui vote, ici, chez vous ? ». C'est vous qui votez, c'est-à-dire ceux qui dorment ici, et non pas ceux qui y vivent. Donc l'idée d'habitant temporaire est très importante, notamment quand on travaille sur des espaces publics. Comment peut-on mobiliser ceux et celles qui viennent d'ailleurs pour travailler ou se divertir ? Dans la réflexion sur les temps, on propose généralement de réfléchir à l'échelle de la ville. Moi je vous propose de réfléchir à l'échelle d'un banc. C'est tout simple, un banc. Mais c'est très compliqué en fait, un banc. D'abord, c'est un objet urbain, de l'urbanité. Je parlais tout à l'heure des toilettes, de s'asseoir, de boire gratuitement, pour faire une vraie ville. Mais qui va décider de l'installation du banc ?

La plupart du temps ce sont celles et ceux qui dorment au-dessus et qui donc l'utilisent assez peu. Quelle est la vie d'un banc, tout au long d'une journée ? Il y a d'abord une dame, ou un monsieur qui l'utilise sur le chemin des courses. Puis des amoureux qui s'y retrouvent pour s'embrasser... Vous connaissez la chanson. Le soir des jeunes s'y regroupent avec leurs scooters... Il faut bien que jeunesse se passe. Il peut y avoir des SDF qui s'y installent. Selon les moments de la journée, vous aurez des décisions sur le banc. Et puis il y a les gens qui habitent au-dessus : le SDF sur le banc, le bruit des jeunes en bas, ce n'est pas une perspective très attractive pour eux ! Même les amoureux qui se bécotent ça peut énerver un petit peu... Qui va décider de ce qu'on fait du banc ?

Pas facile vous en conviendrez. C'est un simple banc, mais c'est déjà un objet à plusieurs temps. Un objet polytopique, si vous voulez faire les malins dans un dîner en ville. Imaginez la complexité de la décision dans une métropole comme Rennes.

Pour changer de regard, il faut que vous pensiez la ville, non seulement en trois dimensions, mais en en ajoutant une quatrième : celle du temps. J'ai réalisé des cartes qui prennent en compte cette dimension, des cartes transformationnelles, et vais vous en commenter quelques-unes.

Une de ces cartes, déjà ancienne, date de mes premiers travaux sur les temps. Je m'étais posé la question : « Où et quand est-on citoyen dans une ville ? ». Cette ville, c'était Strasbourg. En intégrant les horaires d'ouverture et de fermeture des commerces alimentaires et des bars dans les différents quartiers, on voyait vivre la ville au fil des heures et apparaître certains phénomènes, avec des différences importantes de centralité selon les quartiers. Lorsque l'on habite dans des quartiers périphériques, que tôt le soir les commerces alimentaires sont fermés, que les bars ont fermé leurs portes, est-on encore tout à fait des citoyens ? On peut se poser la question, puisque ce sont des services qui nous sont refusés. On pourrait rétorquer : « Il suffit de dormir ! », sauf que parfois on est obligé de travailler la nuit, pour faire le travail que d'autres ne font pas... Rennes avait monté il y a quelques années un superbe travail, Tic-tac, qui j'espère se poursuit. Il était un peu dans cette logique.

Une autre carte concernait un espace rural dans le sud-est de la France, dans le pays de Serre-Ponçon-Ubaye-Durance. C'est le coin du petit âne gris de la chanson. L'objectif était d'observer où et quand on faisait territoire. Dans ce pays il y a des gens, quelques-uns, qui vivent là à l'année. Il y en a d'autres qui viennent pour le week-end et des espaces qui sont visités par des touristes venant de l'extérieur. La question était donc : « Quand est-ce qu'on est ensemble ? Quand est-ce qu'on fait société ? ». On s'est dit que c'était peut-être autour d'un certain nombre d'événements. On a cartographié ces événements. Sur la carte, on voyait qu'en juillet, sur les deux vallées, il y avait des événements, en août aussi, mais qu'en septembre c'était déjà moins joyeux, octobre ... et puis il y a ce fameux mois qu'il faudrait supprimer, novembre. Cette façon de représenter révèle des choses nouvelles. D'habitude les cartes portent seulement sur l'espace. Mais pour faire ce type de cartes qui prend en compte le temps... eh bien ! ça prend évidemment beaucoup de temps.

Un autre document concerne un des sites de PSA Peugeot Citroën. Il s'agissait d'un travail réalisé dans le but d'optimiser les flux de production sur le site. Sur la carte, de petits bâtonnets qui montent et qui descendent figurent l'arrivée et la sortie de matériel dans chacun des bâtiments du site, qui comptait à l'époque près de 15 000 salariés. On visualisait de la sorte le fonctionnement du site sur 24 heures. On a pu identifier les bâtiments qui échangeaient beaucoup de flux entre eux. Et il est apparu qu'entre certains qui échangeaient beaucoup de flux, les circulations étaient surprenantes. Pour pouvoir échanger une pièce, les camions sortaient sur l'autoroute, faisaient un grand tour avant de rentrer par un autre accès du site. Ce travail spatio-temporel a permis de mener à une nouvelle réflexion sur l'aménagement du site.

Puisque nous sommes en période de championnat d'Europe – ce truc avec un ballon, là -, je vais évoquer un travail mené avec les responsables du stade Bonnal à Sochaux-Montbéliard. On avait fait appel à nous en raison de notre expérience en matière de temporalité liée aux équipements, parce que l'autoroute était bloquée les soirs de match. Nous sommes allés sur place, avons demandé des chiffres, il n'y en avait pas. Alors on s'est mis aux sorties et entrées du stade, à une quinzaine, pour compter les gens qui rentraient et qui sortaient, et on a regardé où ils garaient leurs voitures. On a constaté qu'ils garaient leur voiture le plus près possible de la sortie. C'est une stratégie classique. Et on a observé que, si le stade se remplissait en 1h30/2 heures, par contre lors de la sortie, tout était bloqué en ¼ d'heure. Et ce que j'ai oublié de vous indiquer, c'est qu'il y avait un train qui passait près du stade, sur la ligne entre Montbéliard et Belfort, mais que cette ligne n'était pas du tout utilisée par les gens qui venaient au stade. Les élus nous ont dit : « C'est normal, c'est une culture de la voiture. » Pas du tout, ce n'était pas lié à une culture de la voiture, c'était tout simplement que sur cette ligne il n'y avait aucun horaire permettant de repartir du stade. Nous avons donc mis en place avec la Région un système de transport par train, appelé : « En voiture avec chauffeur pour aller au stade ». Et puis on a aussi travaillé avec les supporters. Je vous parle de ces expériences pour vous montrer que la prise en compte des temps n'est pas une lubie, mais un vrai objet pour des politiques publiques, qui peut permettre de débloquer les choses.

Un autre type de cartes - il paraît que vous en avez à Rennes -, ce sont des cartes du réseau de transport en commun, où l'on mesure le temps d'accès d'un arrêt de bus à l'autre. Une matrice informatique permet de voir la forme qu'aurait le territoire si on le déformait avec le temps, si l'on prenait en compte les minutes et non les kilomètres. On voit l'espace qui se chiffonne, les points figurant les arrêts qui se rapprochent ou s'éloignent. C'est une représentation possible aussi de la question du temps. Cela s'appelle une anamorphose, je sais que vous en avez publié.

Une autre carte que je montre souvent concerne Strasbourg. Bien sûr, vous n'avez jamais eu de problème de ce type à Rennes, mais à Strasbourg, on a eu des feux de voitures pendant des années, comme un rituel, et au moment du Nouvel an en plus ! Donc nous avons cartographié cela. Les feux de voitures ont toujours lieu en périphérie. C'est-à-dire là où il n'y a pas de ville, là où on n'est pas en ville, là où il n'y a plus personne dans l'espace public le soir, là où il n'y a plus de lumière et pas de commerce. On a seulement des jeunes gens seuls (en l'occurrence des garçons), sans adultes, livrés à eux-mêmes et qui se retrouvent pour brûler des véhicules. La réponse apportée à l'époque était d'instaurer des couvre-feux. Et puis la politique temporelle a été mise en place, avec une opération un peu comme La nuit des quatre jeudis que j'étais venu voir à Rennes. Comme en Espagne, on avait aussi travaillé sur les horaires d'ouverture des centres socioculturels pour qu'il y ait un encadrement social la nuit.

On parle beaucoup aujourd'hui d'approches en termes de genre. Nous avons mené une étude sur un secteur rural, celui du Carmausin, près de Toulouse, dans la patrie de Jaurès. C'était une étude menée avec les organisations agricoles, dans le cadre d'un programme européen. Nous avons sui-

vi une femme agricultrice, qui faisait le tour de ses parcs le matin et allait vendre sur les marchés. Une femme, agricultrice-éleveur, ça évoque la nature, ça semble bucolique... Quand on a calculé le nombre de kilomètres qu'elle faisait par semaine dans son travail, l'impact de ses déplacements et un certain nombre de choses, il y avait plus que matière à rediscuter avec les organisations professionnelles de l'organisation des exploitations agricoles et du partage des activités entre hommes et femmes.

Il faut également que vous changiez de regard sur les transports en commun – et je sais combien c'est important à Rennes. Je vous propose de penser en termes de chaîne et de systèmes de mobilité, plus qu'en termes de modes isolés. Quand vous envisagez de partir et d'aller d'un endroit à un autre, vous avez toutes sortes de moyens de transport et la technique ne doit pas être une barrière. La difficulté, c'est que les différents acteurs du transport ne sont pas toujours bien coordonnés. Il faut qu'il y ait des articulations plutôt que des oppositions entre les systèmes de mobilité, entre les transports en commun et la voiture. Car la voiture change. Bientôt, elle ne consommera plus beaucoup d'énergie. Bientôt on sera à quatre dedans et non plus seul, et elle fera partie du système de mobilité. L'auto-partage, qu'on prône depuis longtemps, est entré dans les mœurs. Et il y a des endroits où s'il n'y a pas de voiture partagée on ne peut tout simplement pas aller ! Il faut donc réfléchir à des services intégrés de mobilité plus qu'à des modes de transport ; avoir une démarche multiscale (de l'échelle de la rue à l'interrégional) ; et intégrer dans la réflexion l'ensemble des acteurs publics et privés qui interviennent sur l'espace public.

Trois phénomènes affectent nos sociétés et conditionnent l'avenir de nos villes

Pourquoi parle-t-on des temps aujourd'hui ? C'est parce notre système est affecté par trois évolutions :

Un phénomène d'étalement, un phénomène d'éclatement et une mise en urgence, avec l'impression de ne plus avoir de temps.

Étalement : La ville s'étale même en dehors de ses frontières administratives, et parfois hors des frontières nationales. Les villes allemandes organisent le territoire en Alsace, les villes suisses aussi organisent le territoire de l'autre côté de la frontière. La ville s'étale donc dans l'espace, mais l'activité urbaine, notre activité, s'étale aussi dans le temps. Quelques chiffres illustrent ce phénomène :

Aujourd'hui, 18% des salariés travaillent, généralement ou de temps en temps, la nuit. Le week-end est un temps qui est largement amputé par le travail, avec une majorité de salariés qui travaillent le samedi.

Le temps de repas a diminué de moitié en 20 ans. Moi j'ai connu ces moments où l'on rentrait chez

soi à midi. Qui rentre encore chez lui à midi ? J'ai des chiffres récents concernant l'Angleterre : on mange en 12 minutes entre collègues.

Le temps de sommeil a diminué d'une heure en deux générations. On se couche 1h30 plus tard que nos parents. On a la télé, internet et de la lumière et on grignote toute la journée des excitants qui nous empêchent de dormir. On étale donc notre activité sur l'espace, et nos agendas se noircissent autant que le territoire s'urbanise. C'est vrai pour tout le monde, même pour les retraités. Essayez de travailler avec des retraités sur les politiques temporelles, vous verrez leurs agendas !

L'éclatement : Il y a une fragmentation de la ville : l'espace est éclaté entre les lieux où l'on dort, où l'on travaille et où l'on s'approvisionne. On ne travaille plus à côté de chez soi. Les géographes mesurent ce phénomène depuis une dizaine d'années et la figure qu'ils ont retenue pour l'illustrer est celle de l'archipel. Dessinez votre espace de vie, ça ressemble à un archipel, c'est la Polynésie. Mais l'éclatement, c'est aussi celui du temps. On est à la fin des grands rythmes sociaux qui organisaient la vie collective : il y a d'abord eu le soleil, puis les cloches (on ne sait même plus pourquoi elles sonnent, les cloches !), il y a eu la sirène de l'usine (en Lorraine, à Longwy, c'était la sirène qui rythmait la vie). Aujourd'hui, ce qui rythme notre vie, c'est le smartphone. Mais il ne s'agit plus d'un temps social. On stocke du temps, et on se resynchronise en sortant de la salle, on se synchronise même avec d'autres pendant que je parle. Donc la ville a plusieurs temps.

Troisième évolution : l'urgence, la mise en urgence. Les sociologues ont mis en évidence ce phénomène d'accélération et de synchronisation à l'échelle mondiale, avec une tendance de demande en temps réel du consommateur : « Je veux tout, partout, à n'importe quelle heure ! ». Et d'ailleurs on ne supporte plus les queues et les moments d'attente.

Tout ça entraîne des évolutions dans les mobilités et pour les individus. Les mobilités s'étalent, s'éclatent, sont de moins en moins régulières. Elles sont périphériques, événementielles, de loisirs. La mobilité domicile-travail, c'est aujourd'hui 25% de la mobilité, les 75% restants c'est autre chose. Or tous nos modèles sont construits sur cette notion de mobilité domicile-travail ! Et les mobilités deviennent de moins en moins prévisibles. Regardez autour de vous les jeunes gens, et peut-être vous-même. Autrefois, on prévoyait : « Vendredi soir, on va aller chez des amis », et puis on allait chez ces amis. Maintenant, jusqu'au dernier moment, on garde ouverte l'alternative d'aller chez eux, ou peut-être chez quelqu'un d'autre.

Les mobilités deviennent zigzagantes. On va d'un endroit A à un endroit B, mais on s'arrête, pour acheter du pain, déposer les enfants à l'école, etc. Et donc s'il y a un tram, mais que les services ne sont pas disposés autour de la ligne du tram, près de l'endroit où vous travaillez ou près de l'endroit où vous résidez, le meilleur moyen d'aller de A à B et de zigzaguer, reste la voiture ! Cela signifie qu'on ne peut se contenter des seules réponses adaptatives. Ce n'est peut-être pas très tendance de parler d'aménagement du territoire, mais il faut bien intégrer le long terme. Un tram,

ça ne s'improvise pas.

Plus encore, la mobilité est devenue une valeur. C'est un peu : « Malheur aux sédentaires ! ». Bien sûr, on nous dit que ça change, qu'il y a des contre-cultures, mais ça fait 15 ans, 20 ans qu'on nous le dit. À la rentrée de septembre, dans la cour de récréation, à la cantine, ou avec des copains, est-ce que vous allez raconter : « Ouah ! J'ai passé un super été, je suis resté à Rennes » Non ! En général on fait le malin. Vous allez raconter que vous êtes allés loin : « J'ai fait Madagascar. » Et cela, c'est plus difficile à changer que des lignes de transports.

Dans ce système caractérisé par l'étalement, l'éclatement et la mise en urgence, les individus ont changé aussi. Vous êtes de plus en plus mobiles (pour ceux qui le peuvent), connectés, polytopiques (vous habitez dans un endroit et peut-être dans un deuxième), polyactifs. On m'a expliqué quand j'étais gamin que j'aurai plusieurs métiers dans ma vie. Effectivement, j'ai eu plusieurs métiers. Mais ce qui se passe aujourd'hui, c'est qu'on a plusieurs métiers en même temps. De plus en plus de gens vous disent : « Je fais ça mais j'ai aussi une autre activité par ailleurs. » On n'aime plus n'être « que » : Je ne suis pas que prof, je fais aussi ça... Et cela ne concerne pas que les catégories professionnelles supérieures.

Dans la fonction publique en Grande-Bretagne, plus de 20 % des fonctionnaires ont un autre boulot. Et cela se développe aussi ici, pour le meilleur et pour le pire. On est de plus en plus instables, dans la famille, dans le travail, dans nos localisations, imprévisibles et ubiquistes. L'humanité avait deux grands rêves : voler et être à la fois ici et ailleurs. On a des prothèses pour voler, avec les avions. Être ici et ailleurs, il paraît que ce sera bientôt possible en se téléportant. Et si l'on ne se téléporte pas, on a quand même ce petit objet avec lequel, j'en suis sûr, certains dans la salle sont en train d'envoyer des SMS. Ce qui est une façon d'essayer d'être ici et ailleurs. Enfin, une autre évolution concerne les individus : c'est l'hybridation.

Toutes ces évolutions décrivent du temporaire, du fragile, du souple, du mobile. Or, nous avons des villes en béton et en pierres, une offre urbaine statique et rigide qui n'est plus adaptée. Il va falloir réagir.

Pour mieux vous faire sentir ce dont je parle, voici de petits constats, des réflexions entendues au quotidien : impression de vivre dans un même territoire, de travailler dans les mêmes entreprises, d'appartenir à la même famille et de ne plus se rencontrer. Tout le monde regrette : « On se voit de moins en moins ! ». Mais si l'on voulait se voir, on se verrait !

Colonisation des temps morts. Les gens se plaignent : « Je n'en peux plus, je n'y arrive plus ! ». Mais si on n'y arrive plus, c'est que quelque chose nous arrête.

Accélération permanente du temps. Il y a déjà longtemps, j'ai entendu dire : « On fait les réunions

d'équipes debout. » Ce n'est pas très glorieux !

Course permanente pour tenter d'articuler vie professionnelle et vie familiale. On est vraiment dedans !

Inadaptation des organisations : « Mon cauchemar, c'était le recommandé », tout simplement parce qu'on pose l'avis de recommandé chez vous et qu'il faut aller le chercher ; sauf que la poste n'est jamais ouverte au moment où vous êtes disponible. Maintenant la Poste s'est adaptée, on peut aller chercher le recommandé chez le coiffeur...

Pour illustrer cette accélération, je vais vous montrer une petite vidéo humoristique. Ce pourrait être celle du Bureau des temps, non pas pour montrer ce qu'il faut faire, mais ce qu'on vit, ce qui nous amène à réagir.

Les conséquences de ces grandes évolutions

On assiste donc, dans nos sociétés, à un accroissement de la complexité, à des difficultés à maîtriser le temps (30% des Européens disent ne pas maîtriser leur temps), à une consommation accrue d'espace, à une désynchronisation et à des difficultés à concilier vie professionnelle et familiale, et à se rencontrer. Conséquence aussi de ces évolutions : la mise sous tension des individus (qui ont tous mal au dos, ou ailleurs...), des organisations (entreprises, collectivités) et des territoires. Car quand tout le monde allait au travail de 8h à midi et de 14h à 18h, c'était facile pour la société de transport d'organiser les bus. Mais comment fait-on quand chacun fonctionne à des rythmes différents, et qu'en plus chacun décide à la dernière minute de ce qu'il fait et de là où il va ? Dernière conséquence enfin de tous ces phénomènes, ce sont les difficultés propres à certains groupes, les personnes âgées ou fragiles notamment, car l'accessibilité est aussi affaire de cognition.

Les premières réponses et adaptations qui se font jour

Face à toutes ces évolutions, quels types de réponses peut-on observer ?

Il y a d'abord une réponse qui s'impose à certains, ou peut-être devrait-on dire la non-réponse, c'est la réponse par implosion/explosion : c'est le burn out, la dépression, la fatigue d'être soi comme disait Ehrenberg, qui a très bien expliqué cela il y a quelques années. On explose. Autour de soi, chacun connaît des tas de gens dans cet état, même si on maquille ça parfois en lâcher-prise. Mais c'est un burn out, les gens explosent. Pourquoi ? Parce qu'on ne sait plus arbitrer ; on veut tout faire à la fois ; on essaye jusqu'au bout et à un moment on explose.

Parmi les réponses individuelles face à l'accélération, on peut noter le développement de toutes sortes de loisirs lents où l'on maîtrise son temps : yoga, marche, croisières... Et puis le lâ-

cher-prise... Des gens qui se disent avant le burn out : « Il me reste 5, 10, 15 ans. Je décide de reprendre ma vie en main. Différemment ! ». Et qui le font.

Il existe aussi des réponses collectives. Je pense notamment au Slow food, qui est le contraire de la restauration rapide. On a commencé par manger différemment, et puis à manger des produits locaux, et puis cette réflexion a mené petit à petit aux Cittaslow, aux cités lentes. Mais ce mouvement a du mal à prendre en France, sans que je puisse me l'expliquer.

Autres réponses collectives, cette fois par rapport à l'éclatement et à la désynchronisation. Toutes et tous, nous vivons en appartement, en famille, en groupes ; par contre nous ne nous voyons plus. Alors pour se voir, que fait-on ? On invente de l'événement. Les Nuits blanches, les fêtes des voisins, les vide-greniers et brocantes, c'est une façon de refaire quartier, de se « re-voir » à un autre moment. Et ne me faites pas croire que l'important c'est ce que vous achetez à la brocante. La plupart du temps vous rachetez ce que vos copains ou vous-mêmes leur aviez vendu l'année précédente. Et c'est comme ça qu'on a chez soi des cruches Pernod-Ricard ou des « merveilles » comme disait Desproges, qui se triment d'une vide-grenier à l'autre pour une question de besoin de rencontre et d'échange dans la ville polychronique. Donc, ça c'est une réponse : la ville événementielle.

Il existe des réponses publiques et privées par développement de nouveaux services. Si le service public ne l'offre pas, s'il n'y pas de Bureau des temps, ces services sont réservés à ceux qui ont les moyens de les payer. Il s'agit par exemple des crèches à horaires atypiques. Puisque les gens travaillent de plus en plus tard, on met en place des crèches. Mais on peut s'interroger : peut-être valide-t-on ainsi les temps de l'entreprise, et une fois que la crèche en horaires atypiques existe, l'atypique devient la norme. Jusqu'où va-t-on ? Faut-il vivre 24h sur 24 ? Cela a des conséquences ! Les études ont montré qu'une personne qui travaillait de nuit avait 5 ans d'espérance de vie en moins. Ce n'est pas rien de faire ce choix ! D'autant qu'on peut faire ce choix à 20 ans. Et puis à 50 ans, travailler de nuit, c'est autre chose... Et le jour où tout le monde travaillera la nuit, ce ne sera plus possible de le refuser. Autres exemples de réponses par création de services : l'ouverture des bibliothèques le dimanche, les garderies dans les lieux de transit. Ces idées et réflexions long-temps au rang de projets, se sont aujourd'hui concrétisées.

À partir des années 70, en provenance d'abord d'Italie, mais aussi en France avec une mission spéciale du ministère de la Qualité de la vie, sont apparues des réponses territoriales à la désynchronisation. Rennes a été quasiment la première ville française à créer un bureau des temps. Ces structures partenariales, les agences du temps, qui regroupent des associations, des collectivités, des entreprises. Elles observent (avant de dire « Il paraît que », elles collectent l'information et font des cartes), elles sensibilisent, elles expérimentent. En France, on ne savait pas expérimenter. IL fallait être sûr que tout soit parfait avant de mettre en place un service ! Et ça a donné le paquebot France, le Minitel, et ainsi de suite... Dans les politiques temporelles, on expérimente de petites

choses et puis on évalue. Ces agences mènent aussi des coopérations : on apprend des Italiens, des Allemands, et eux ou d'autres apprennent de nous.

D'autres innovations répondent à la contrainte d'espace, à la contrainte de coût et à la baisse d'intensité urbaine. La deuxième Bible - vous savez, le catalogue d'un fabricant de meubles suédois - parle de « maximisation d'un espace rare » et de « solutions convertibles pour un espace limité ». Globalement, on vous dit : « Vous avez un appartement de 7 m², vous pouvez y vivre à quinze en adaptant l'espace. » Il y a quelques années, on regardait le catalogue, on achetait des trucs qui se glissent, qui se plient, etc. Sachez qu'aujourd'hui chez Ikea, il y a des urbanistes, qui fabriquent des villes sur ce principe de modularité et d'adaptation aux cycles de vie. Les pouvoirs publics s'y intéressent et les entreprises aussi. J'ai été moi-même contacté récemment par un grand groupe du BTP pour réfléchir à ces questions d'adaptation.

Le partage, l'échange, la densification constituent des réponses. On redécouvre la cohabitation entre étudiants et personnes âgées. Il y a le co-working, la co-opération, le co-voiturage. Lorsque nous avons tenté de lancer un système de covoiturage à Belfort il y a 15 ans, ça ne marchait pas. Pourtant nous avons les meilleurs informaticiens qui avaient monté des plateformes efficaces, mais les gens ne se connectaient pas. Aujourd'hui, ça fonctionne.

Les jardins partagés sur les toits sont une méthode de densification par superposition verticale. Mais ce n'est pas facile, car les toits ne sont généralement pas adaptés pour supporter un jardin et je crains de petites difficultés d'ici quelques années. L'utilisation des espaces vides et des friches, des « dents creuses » dans la ville en est une autre.

On assiste au développement de formes souples et fragiles d'habitat : utilisation des matériaux précaires, campings, mais aussi camps et bidonvilles. Vous pouvez voir à Paris en ce moment une superbe exposition intitulée « Habiter le campement ». C'est terrible ! Ça renvoie aux camps, aux Roms, aux bidonvilles. Mes étudiants ont aussi fait une exposition sur ce thème cette année. Ils sont allés à Calais, et dans le camp de Grande-Synthe. Je le redis : « C'est terrible ! », mais l'habitat précaire est un fait. 150 000 Français habitent aujourd'hui dans des campings. Sont-ils pris en compte quelque part dans les schémas de cohérence territoriale, dans les PLUi, ces gens qui habitent là parce qu'ils ne peuvent pas habiter ailleurs ? On rigolait il y a quelques années en voyant, dans les films américains, des gars un peu bizarres, un peu pauvres, avec des carabines, qui habitaient dans des mobile-homes. Eh bien ! Baladez-vous autour des villes, vous verrez qu'il y a beaucoup de gens qui habitent comme cela dans des camps et des bidonvilles. Jamais je n'aurais cru cela possible !

On pense qu'il y a un abbé Pierre qui va se lever et dire : « C'est fini, ce n'est pas possible ce qu'on voit là ! ». Mais ce que révèle aussi cette exposition Habiter le campement, c'est l'émergence d'une nouvelle esthétique, une esthétique du temporaire. En témoigne également l'offre touristique de

« cabanisation ». Vous savez ? « Habiter un week-end dans une cabane ». Cela signifie que petit à petit, entre les contraintes, l'esthétique, les imaginaires, quelque chose se tisse qui nous dit la ville autrement. Bientôt, la moitié de la population mondiale vivra dans des bidonvilles. Et pour les urbanistes qui étudient les favelas de Rio, celles-ci sont des villes durables, au sens écologique du terme, bien plus que les tours que l'on construit à Dubaï en tout cas !

Vous connaissez certaines réponses en termes de polyvalence des espaces, avec rotation d'activités, à différentes échelles. C'est l'exemple des quais de la Seine qui deviennent une plage. Ou de diverses appropriations de la rue. J'étais il y a deux semaines à Paris pour l'inauguration de la fermeture des Champs-Élysées aux voitures. C'est très intéressant de voir les piétons sur les Champs-Élysées. J'avais vu ça en Italie il y a 15 ans, à Rome, maintenant cela arrive en France. À Strasbourg, la place de la Mairie se transforme en patinoire à Noël. Dans toutes les villes, comme on n'a plus de saisons, on en réinvente grâce au marketing. On a eu les marchés de Noël, la patinoire, maintenant on a la plage avec les joueurs de beach volley pendant l'été et bientôt on aura sûrement les marchés de Pâques. Puisque ça existe dans les pays de l'Est, ça finira par arriver ici.

- D'autres réponses par rotation d'activités me paraissent particulièrement intéressantes. Par exemple, une école qui accueille d'autres activités en soirée. Pourquoi en France, chaque fois qu'on a un projet ou une fonction à assurer, fabrique-t-on un lieu nouveau ? Objet nomade en périphérie. Mais c'est un dogme gouvernemental : l'école doit être un sanctuaire !

Un avion qui transporte des personnes dans la journée et du courrier à d'autres moments, ça existe aussi. Un tramway qui transporte des marchandises la nuit, j'ai connu cela à Cracovie en Pologne, à l'époque communiste. Maintenant ça a disparu. Un couloir de bus qui devient un parking la nuit, ça économise l'espace comme un carnaval ou une braderie qui prennent possession de l'espace de façon temporaire. Je pense à cet événement Burning Man au Nevada, qui réunit 60 000 personnes sur un thème pendant une quinzaine de jours, et après cette ville éphémère disparaît. Autres manifestations éphémères : les flash mob, qui semblent passer de mode. Mais Nuit Debout c'est un peu la même chose : on se pose sur un espace de façon temporaire, on fait agora, on débat, on occupe un espace politique et puis après on le quitte. Tout à l'heure, l'équipe du Bureau des temps m'a rapporté la visite ancienne de journalistes anglais, très critiques : « C'est quoi ces politiques temporelles, ils n'ont que cela à faire ? ». Une équipe du même journal est revenue à Rennes dix ans plus tard et a trouvé toutes les réalisations très intéressantes. Moi non plus, je n'aurais jamais cru il y a quelques années que toutes les idées que nous agitions, de « ludification » de l'espace public en transformant des rues en stade de football ou en plage se concrétiseraient ainsi. Ce sont des idées qui ont été apportées par des artistes il y a 30 ou 40 ans – relisez les Situationnistes, redécouvrez Guy Debord. Mais les rotations ont toujours existé : les cirques qui s'installent sur les places, le marché qui s'installe sous les ponts, la rue qui devient un terrain de foot.

Les expérimentations éphémères se développent. Mes étudiants en ont fait dans la cour de notre université. Partout il y a des collectifs d'artistes, d'architectes qui n'ont plus envie d'être des ar-

chitectes traditionnels, qui se constituent en collectifs, font le tour de France et travaillent avec les gens. Je note aussi qu'une esthétique est en train de naître (j'espère que ça ne durera pas trop longtemps !), celle de la palette. Tout le monde s'empare de la palette, pour fabriquer des meubles, ou toutes sortes de choses ! Toujours dans l'éphémère, je voudrais évoquer l'opération « Parking day ». On occupe une place de parking et on en fait autre chose. Avec les étudiants du Master ITER (www.masteriter.fr) de Grenoble, nous avons transformé des places de parking en campement nomade, en salle de foot. Nous avons fait un hôtel de ville sur une place de parking et voté pour le maire des parkings. C'était déjà l'idée d'un maire temporaire. On voit des zones d'aménagements temporaires (ZAT), comme à Montpellier, avec des artistes qui vont se poser sur des quartiers en devenir ou des quartiers anciens en voie de restructuration. Ils les animent, pour redonner du sens, re-fabriquer un imaginaire.

Les inventions concernent aussi le mobilier public, avec toutes sortes de détournements du mobilier existant : là un banc qui devient mobile avec deux roues, ici un artiste qui a fait d'une poubelle un panier de basket.

De nouvelles pratiques sportives urbaines densifient la ville hors des lieux réservés, ce qui n'est pas sans poser des problèmes. Les rollers, le Parkour : des utilisations détournées de l'espace public. Et pour cela, la loi doit se réadapter.

Divers acteurs trouvent des réponses par hybridation des espaces et des temps. Andy Warhol en avait parlé, il avait dit qu'un jour les musées seraient des discothèques. Même l'immeuble du Parti Communiste est devenu une discothèque l'espace d'une nuit je crois ! Un bar qui devient un lieu de travail : ainsi quand je m'installe dans mon PMU, le patron est le dernier à encore croire que je viens boire un café. Je m'installe et le café devient un espace de co-working, même si je ne le dis pas en ces termes. Une laverie qui devient bibliothèque. La gare qui devient un supermarché : puisque l'on arrive souvent 20 minutes avant le départ du train, on a le temps d'acheter. L'appartement devient un gîte urbain. L'université devient un cirque. Récemment, j'ai organisé un colloque et pour montrer qu'on pouvait apprendre dans la joie, la gaîté et avec les artistes, nous avons transformé l'université en cirque.

Je me suis fait pas mal d'ennemis mais on s'est bien amusés ! Parmi les réponses des acteurs on peut aussi citer l'amphithéâtre qui devient un cinéma et la voiture qui devient... tout ! De même que le portable peut encore servir à téléphoner, la voiture peut encore servir à rouler, mais fait plein d'autres choses... Au titre des innovations frugales et des récupérations, j'ai vu des images de vélo-machine à laver, et d'un camion qui devient piscine.

Adaptations encore : les mobilisations citoyennes sur des temps ou des espaces différents, sur la nuit par exemple. On a annoncé les maires de nuit il y a 20 ans ! Aujourd'hui y a des maires de nuit, des conseils de nuit... Il y a des comités de ligne aussi, des citoyens qui se mobilisent sur un

réseau et non plus sur un territoire et ses limites administratives.

Des collectivités, et Rennes en fait partie, proposent des outils de médiation intéressants : les correspondants de nuit, les chuchoteurs, les chartes de nuit, les codes de la rue. On n'est plus dans des trucs imposés d'en haut : l'État qui pose, qui zone et qui décide. Non ! On est obligé de dialoguer, on co-construit, on invente. Les chartes de la nuit ! Lorsqu'on en parlait il y a 20 ans, tout le monde souriait. Maintenant on ne rit plus, et vous en avez une à Rennes. Vous avez entendu parler des Pierrots de la nuit, à Paris ? C'est un dispositif qui mêle performances artistiques et médiation et vise à réduire les nuisances sonores à la sortie de certains lieux de la vie nocturne. La démarche a été discutée, mais le dispositif existe.

Vers une ville malléable

Je termine donc ce panorama des grandes évolutions et des premières réponses adaptatives des différents acteurs, pour développer l'idée de la ville malléable, qui permet de répondre aux contraintes en utilisant la clé des temps. Qu'est-ce donc qu'une ville malléable ? Et comment la construire ?

D'abord, on s'adapte à la diversité de la demande dans le temps : au long de la vie, de l'année et des jours. Toutes les échelles doivent être prises en compte.

On limite la consommation d'espace et on optimise les surfaces disponibles. À cet égard, les artistes peuvent beaucoup nous apprendre : ils savent changer de costumes et utiliser l'espace.

Il faut réduire les coûts économiques, sociaux et environnementaux. On n'a besoin que d'un bâtiment pour plusieurs fonctions. On gagne en intensité urbaine, on fait ville.

Une ville malléable, c'est une cité durable mais souple, une cité qui se laisse façonner sans rompre. C'est un peu comme du chewing-gum, on la développe là et puis ça peut changer. C'est en 3D et un peu mou.

C'est une cité qui fonctionne avec l'intelligence collective pour pouvoir jouer sur les temps. Un exemple : que fait-on d'habitude, quand on veut diminuer les embouteillages ? On rajoute une voie sur l'autoroute ou on crée un transport en commun. Puis est venue d'Italie - et d'ailleurs - l'idée et la mise en place de pactes de mobilité. On explique qu'on ne va pas rajouter une voie supplémentaire, ni une nouvelle ligne de transport en commun, mais qu'on va demander aux acteurs de venir un peu plus tôt et de repartir un peu plus tard, d'étaler ainsi le pic de circulation. Cela ne coûte pas grand-chose, sauf de l'intelligence. Cela a été fait il y a une douzaine d'années à Grenoble en lien avec le campus et avec succès. Il y a des expériences semblables à Poitiers et à Rennes. L'ingrédient principal, c'est l'intelligence collective. On a les logiciels !

La ville malléable, c'est la polyvalence et un usage alterné de l'espace public et des bâtiments, à différentes échelles temporelles (l'année, le jour, etc.) et spatiales (de l'habitation jusqu'au quartier et à la rue).

Elle nécessite donc des espaces publics polyvalents où les gens vont se succéder au fil du temps et des activités ; des bâtiments polyvalents et modulaires ; un mobilier urbain adaptable avec, pour commencer, une signalétique en temps réel puisque plusieurs activités devront se succéder. On ne pourra pas se contenter d'un panneau avec une plaque émaillée. D'où une nouvelle ergonomie de la ville, adaptée au mouvement.

Elle nécessite enfin une co-conception, à chaque étape.

Une ville malléable, va donc nécessiter des réunions, pour fixer les règles de partage des espaces collectifs selon les moments. Je préfère ce terme d'espaces collectifs, plus large que celui d'espaces publics. Vous, Madame, allez par exemple jouer au foot jusqu'à une certaine heure sur la place, et puis je vais arriver installer mon commerce. Il va falloir négocier. Et après moi, quelqu'un d'autre viendra. Comment va-t-on mettre de l'intelligence pour se succéder sans conflit dans le temps ? Je pense que c'est possible ! Et que nos agences d'urbanisme devraient aujourd'hui être des agences de situationisme. Ce devrait être cela leur mission ou celle des bureaux des temps : travailler sur l'adaptation. Mettre en place des limites spatiales et temporelles pour l'usage alterné (où et quand ça s'arrête) ; une signalétique ; des calendriers d'usages. Sur chaque place, sur chaque rue, des calendriers d'usage ! C'est une autre forme de cartographie du temps. Il faut mettre en place des chartes d'usages, pour qu'on puisse continuer à vivre ensemble. Et des codes de bonne conduite. Qu'a-t-on fait pour que les gens vivent bien ensemble dans les villes ? Depuis la Charte d'Athènes, on les a séparés. L'image retenue pour illustrer la ville actuelle, c'est un archipel.

On a séparé les gens dans l'espace : là on dort, là on travaille, là on s'amuse. C'est très bien en principe. Si vous avez habité près d'une usine, vous savez qu'il vaut mieux habiter plus loin, avec moins de bruit, de fumée et de pollution. Mais le résultat, c'est qu'on se voit moins. Qu'a-t-on fait pour les transports en commun ? La même chose. Bien sûr, les embouteillages ce n'est pas souhaitable, il suffit de lire les albums d'Astérix pour s'en convaincre : à Lutèce, tout le monde se tape dessus à cause des embouteillages. Alors qu'a-t-on fait ? On a tout séparé. Maintenant on a une voie en site propre pour le tram, une pour les bus, une pour les vélos, une pour les piétons. On nous a séparés. Peut-être pourrait-on nous remettre un peu ensemble et prévoir des codes de la rue ?

Mais tout cela demande des outils de gestion (les agences des temps et des mobilités) ainsi qu'un schéma de cohérence temporelle, à l'image des schémas de cohérence territoriale. Et je fais aussi la proposition à vos élus et à vos équipes de mettre en place un principe de Haute Qualité Temporelle. À chaque fois que vous construisez ou transformez un bâtiment, il devra être labellisé

Haute Qualité Temporelle. C'est à dire que ce bâtiment devra avoir plusieurs fonctions au cours de la semaine, de la journée et donc il contribuera à créer de l'intensité et empêchera la ville de se diluer.

Pour que quelque chose de souple, de malléable et d'adaptable fonctionne, il faut des valeurs et des règles pour éviter l'apparition de nouvelles inégalités. Je vous invite à revoir les idées de droit à la ville (et ce à toutes les heures), de participation et d'égalité urbaine dans l'espace et le temps. Dans une ville malléable, penser à l'égalité urbaine est essentiel. La notion d'égalité urbaine, cela signifie par exemple que l'on va consacrer les mêmes moyens pour aménager une place dans le centre-ville ou en périphérie. Il n'y en aura pas une qui coûtera (je dis n'importe quels chiffres) 80 € le m² avec du marbre et l'autre 10 €, en béton.

Au-delà, cela rend nécessaire un nouvel urbanisme qui prenne en compte les temps de chacun. Un urbanisme sensible, où les notions d'hospitalité des espaces publics, d'information, d'« imagi-nabilité », de variété, de sécurité, d'inter-culturalité soient centrales. Dans nos villes, on a jusqu'à 140 nationalités. Et donc des milliers de cultures. Alors que fait-on ? Une seule fabrique de ville et un seul type d'espaces publics ? Ou une foulditude d'espaces publics ? Il faut donc que ce qu'on fabrique et organise soit malléable, que l'on puisse se l'approprier. Plutôt que de mettre en place des « Vélostar », je pense qu'il faudrait mettre en place des distributeurs de chaises. Cela fait partie de la mobilité, la station assise ! On prend une chaise dans le distributeur, on s'installe dans la rue, on s'assied, c'est gratuit, et après on remet la chaise à sa place.

Tout cela nous oblige à réfléchir à des concepts nouveaux, à une identité plurielle, modulable et temporaire des espaces, des organisations et des individus. Puisqu'on n'habite plus en un seul endroit, on a une identité mobile, ce qui renvoie à ce qu'a dit Édouard Glissant sur la créolisation. Autres concepts nouveaux : ceux d'une citoyenneté temporaire présenteielle (afin d'éviter de voter à l'endroit où l'on dort) et d'une gouvernance adaptée aux rythmes. C'est par exemple le maire de nuit qui gouverne un temps spécifique. Il pourrait aussi y avoir un maire du dimanche qui porterait cette politique.

Mais pour nous, il est difficile d'imaginer la rue comme une salle polyvalente, la maison comme un hôtel, la ville comme un salon. L'autre difficulté pour la mise en œuvre de cette ville malléable, c'est qu'une politique temporelle, ça ne s'inaugure pas, on ne coupe pas le ruban. Une politique temporelle, cela ne fait pas gagner beaucoup de points aux élus qui s'y engagent, même si c'est concret et pratique. Sans compter que lorsqu'on lance une politique temporelle, quelle que soit la thématique, il convient d'être prudent. Je vais citer un de mes amis, responsable des politiques temporelles à Saint-Denis : « Quand on travaille sur le temps, il faut toujours se demander si le jeu en vaut la chandelle, car quand on ouvre un truc, on détricote de l'autre côté ! ». Eh oui ! Pour que nous ayons le droit à une vie plus ouverte la nuit, il y a des gens qui sont obligés de travailler. Il faut donc avoir une approche globale et sensible.

Conclusion

En conclusion, je veux vous rappeler que « même Dieu s'est arrêté le 7ème jour » et vous incite à ne pas oublier que sans rythme, il n'y pas de vie. Et je vous laisse avec cette citation de John Lennon : « La vie, c'est ce qui passe pendant que nous multiplions les projets. »

Vous avez ouvert cette soirée avec une intervention artistique qui a convoqué l'émotion, la présence. La question du temps est très liée à cette notion de présence, elle porte aussi la question de l'« exister ». Henri Maldiney, un philosophe mort récemment à l'âge de 101 ans (la philosophie conserve !) disait : « Exister, c'est être au-devant de soi, dans la rencontre. » Et aussi : « On vit beaucoup, mais on existe très peu. » Il me semble qu'avec les artistes, on arrive à être dans l'existence et le surgissement. Et je vous propose de regarder une petite vidéo qui retrace un surgissement que j'ai vécu, à Marseille.

Diffusion d'un extrait de la vidéo d'une intervention artistique de la Compagnie du Centaure, qui a fait surgir une horde de chevaux camarguais dans les rues du quartier nord de Marseille.

Katja Krüger : Grand merci de ces propos, qui constituent presque un programme pour les élus de la Ville de Rennes ! Cette notion de bâtiments HQT, Haute Qualité Temporelle, me paraît effectivement très intéressante. On ne peut pas réfléchir à la densification d'une ville sans se poser la question de la polyvalence d'usage des bâtiments existants qui sont vides à certains moments, et de ceux à construire. Si le public veut intervenir, nous avons juste le temps pour deux questions. Question du public : Merci de votre présentation. Je ne peux qu'adhérer totalement à ce que vous avez exprimé. Je voudrais apporter un témoignage qui vient de ma pratique professionnelle. J'appartiens à un établissement d'enseignement supérieur qui essaye de s'ouvrir le plus possible dans l'espace, mais aussi dans le temps. Mais nous nous heurtons régulièrement à des contraintes matérielles, que vous n'avez pas eu le temps d'évoquer, mais qui sont réelles et importantes.

Lorsque nous voulons mettre à disposition de tiers les locaux de l'école, il nous faut prévoir et payer de la surveillance, parfois des organismes pour assurer la sécurité en cas d'accident. Le problème est également que le lendemain matin l'école reprend son activité, or nous n'avons pas de personnel tôt le matin pour remettre en l'état les lieux, les projecteurs, etc. On a cette contrainte matérielle, et financière, difficile à gérer car nous n'avons pas le personnel pour le faire. Et par ailleurs, nous avons une autre contrainte : comme tous les établissements recevant du public, les écoles doivent respecter certaines jauges pour l'accueil du public. Dans notre école, c'est 580 personnes. Nous devons être absolument sûrs qu'il n'y a pas plus de 580 personnes sur le site. C'est très difficile de vérifier cela. Il faudrait un système de contrôle des entrées et sorties que nous n'avons pas. Il nous faut à chaque mise à disposition inventer un système et le faire fonctionner. Et la situation est encore plus compliquée actuellement en raison du plan Vigipirate. Tout ça pour dire que nous avons beaucoup de bonne volonté, mais aussi beaucoup de difficultés à mettre en place des démarches qui nous paraissent pourtant aller dans le bon sens, dans le sens de l'avenir.

Luc Gwiazdzinski : Je vais vous répondre par un témoignage. Suite à un travail sur la ville mal-léable, une des propositions faites par nos étudiants a été d'accueillir des SDF, des sans domicile fixe, dans notre université, dans le studio « Graphie habile ». 80 étudiants sont impliqués, ils ont créé une association.

Nous travaillons depuis des mois sur le projet. Vous imaginez les difficultés : il faut revoir toutes les normes car maintenant l'espace est classé « hôtel » par les pompiers. Il va donc falloir changer les cloisons, avec bien sûr des surcoûts, etc. Leur projet s'intitule « Université d'accueil ». On va accueillir des femmes SDF. C'est quoi le coût pour la société, des femmes qui vivent seules la nuit sur l'espace public et ne sont pas dans les structures d'accueil classiques ? C'est ce coût global qu'il faudrait prendre en compte dans une approche systémique. Sauf que les comptes et les budgets sont séparés ! La Présidente a accepté de soutenir le projet en disant : « On va tenter le coup parce qu'on est une université sociale. D'accord on va faire l'expérimentation, mais en même temps cela signifie que si on le fait, d'autres qui devraient le faire ne le font pas. Et on le fait sur des crédits d'éducation alors que ça devrait être fait sur des crédits de solidarité. Donc, attention ! ». On pourrait en parler de ces normes, grilles, qui nous ramènent à la bonne place. Mais il faut quand même expérimenter, essayer de repousser les bornes !

Échange avec le public

Question 1:

Je suis écologue, urbaniste aussi. J'ai une pratique dans la co-élaboration de quartiers, de renouvellement urbain de terrain. Je confirme qu'effectivement, on ne travaille pas assez sur la nuit dans les quartiers. Vous avez parlé de mettre l'accent sur l'intelligence collective ; je pense que la richesse est vraiment là, dans la co-élaboration avec les habitants, les acteurs, les décideurs mais aussi les gestionnaires. Croiser l'approche de chacun sur un territoire, en allant sur le terrain, en vivant le terrain et en identifiant ainsi tous les problèmes et aussi les solutions à apporter, c'est vraiment source de richesse et de durabilité.

J'ajouterais aussi, vous ne l'avez pas évoqué directement, que lorsqu'on pense construction, il faut penser déjà dé-construction, et non démolition. L'actuelle gare de Rennes a été construite il y a 10 ans. Aujourd'hui on la démolit pour en faire autre chose. Ainsi donc il nous faut bien envisager que la ville évolue sur elle-même. Cela nous pousse à trouver des solutions plus temporaires. Temporaires mais confortables. Et puis, comme vous l'avez dit ou laissé entendre, le manque de moyens va nous inciter à réfléchir plus intensément. Par contre, et on peut le déplorer, cette réflexion en amont n'est pas forcément très bien rémunérée. Pourtant il s'agit vraiment d'intelligence, de matière grise. Et c'est primordial pour optimiser tous les projets !

Luc GWIAZDZINSKI

Je trouve intéressant qu'aujourd'hui, des pratiques qui étaient celles d'artistes (s'immerger dans un quartier, faire des résidences) soient reprises par des urbanistes, des géographes. Que des géographes découvrent le plein vent, le terrain, que des urbanistes, même s'il n'y a pas beaucoup de moyens, se mettent à s'immerger avant de tout transformer.

Un autre point important à mes yeux, c'est l'intégration de la maîtrise d'usages. A côté de la maîtrise d'œuvre, avoir une maîtrise d'usages, faire en sorte que celles et ceux qui vont habiter - pas seulement au sens « logement », mais presque au sens poétique du terme - puissent être associés à la coproduction.

Mais comment faire ? Regardez Le Corbusier. C'était intéressant, sauf que la société a bougé depuis Corbusier. D'abord, les enfants de Corbu n'ont pas fait tout à fait du Corbu, donc ça ne fonctionnait pas. Et puis la société a bougé. Or, c'était du béton. Et comment fait-on bouger du béton ? Mais je suis tout à fait d'accord avec vous sur le co, co, co. Et dans les politiques du temps, c'est possible. On est rentré dans les politiques de la mobilité par le temps. On a travaillé sur la nuit et on a fait bouger beaucoup de choses par ce biais. Je pense qu'on peut rentrer ainsi dans les politiques d'urbanisme. Les urbanistes pensent : « Oh ! le temps, ce n'est pas très dangereux. Ils ne vont pas nous piquer notre boulot, laissons les réfléchir. » Et hop ! on met le virus là-dedans et on recompose à partir des usages, de la qualité de vie, des pratiques du quotidien. Quels auteurs relit-on à l'heure actuelle ? Henri Lefebvre, dont la pensée nous revient via les USA et nous parle de vie quotidienne et de convivialité. Et de Certeau, qui nous convie à la ruse. Ceux qu'on relit, ce sont des auteurs des années 60/70 : Guy Debord, les Situationnistes ! Ce sont des auteurs essentiels, il faut aller les rechercher, les relire et les revisiter.

De toute façon, il va falloir réagir, compte-tenu des contraintes économiques et de l'effondrement des institutions. Bien sûr, il y a encore les murs des institutions, mais je pense que d'ici peu, on va se rendre compte que derrière les murs, il n'y a plus grand monde. Nous sommes livrés à nous-mêmes. Je le déplore, parce que la solidarité, les grands équilibres, etc. ce n'était pas si mal. Maintenant il va falloir qu'on se débrouille, qu'on co-construise. Il y a beaucoup de choses à apprendre et si les technologies peuvent faire peur, elles peuvent nous aider aussi à communiquer, à échanger, à apprendre pour trouver des solutions. Pourquoi ça marche tous ces « co » ? La technologie y a contribué, ce n'était pas possible avant. Le covoiturage, ça a toujours existé. Mon père pratiquait le covoiturage pour aller au travail avec ses collègues et je faisais du covoiturage avec lui. C'est vite devenu insupportable, parce que rapidement ils n'avaient plus rien à se dire son collègue et lui. Ce qui est génial avec le covoiturage maintenant, c'est qu'un jour c'est quelqu'un, un autre jour quelqu'un d'autre. On a une liberté qui n'existait pas dans les systèmes rigides antérieurs. Mais la liberté ça a aussi un coût. Autrefois, il y avait un seul opérateur de téléphone, et l'appel coûtait le même prix toute la journée puis baissait après 20 h. C'était simple. Maintenant quand

vous devez choisir un opérateur, c'est un vrai casse-tête : il y a un tel, un tel, un tel. Celui-ci à telle heure c'est moins cher. Oui mais avec celui-là je peux téléphoner au Maroc. Mais moi, c'est au Québec que je veux appeler... Quand on a fini de comparer, on a perdu quatre heures à un boulot bête, avec de toute façon toujours l'impression de s'être fait rouler. La dérégulation a entraîné beaucoup de pertes de temps pour chacun d'entre nous. On a l'impression d'avoir des fonctions nobles et, dans notre vie quotidienne, dans nos métiers, on fait un secrétariat de base. On est polyvalents !

Je pense que l'urbaniste doit aujourd'hui devenir un situationniste. Et que tous ces jeunes qui expérimentent apprennent beaucoup aux institutions, dans tous les domaines.

Katja KRÜGER

Je suis heureuse de saluer Sylvie Robert, sénatrice d'Ille-et-Vilaine, qui a rédigé récemment un rapport sur les horaires d'ouverture des bibliothèques.

Sylvie ROBERT:

Merci pour cette soirée et votre réflexion. J'ai un peu suivi les travaux du pOlau : toutes ces notions de maîtrise d'usage, de détournements, de comment on fabrique de la ville autrement, comment on investit les équipements et les espaces publics. Ce n'est pas sur ça que je voulais vous interroger, même s'il y aurait lieu à débat sur le « co », co-élabo, co-construction, dont je ne sais pas très bien ce que ça veut dire.

Vous avez un peu parlé du numérique, du fait que nous soyons connectés en permanence, des applications. Aujourd'hui on peut visiter un musée sans s'y déplacer, on peut avoir des connexions sans se rendre physiquement à la bibliothèque. Cela affecte nos rapports aux équipements, notre façon de vivre la ville. Et cela va très vite, on crée des applications tous les jours. Surtout à Rennes, qui est une ville labellisée French Tech, avec de nombreuses start up, où l'on invente beaucoup. J'aimerais connaître votre point de vue, votre vision sur la façon dont ces villes connectées peuvent réfléchir à organiser cette « diffraction des temps ». Est-ce possible de se retrouver dans des temps communs ? Comment on fabrique de la ville ? Politiquement, ce qui m'intéresse c'est le commun. Or aujourd'hui, avec le numérique, on est connecté en permanence avec l'ailleurs, on est donc dans des temps différents. C'est vrai notamment pour les jeunes générations. Comment arriver à « fabriquer de la ville », pour que l'on se retrouve dans les mêmes temps ?

Luc GWIAZDZINSKI

Merci pour cette superbe question ! Je redémarre donc une seconde conférence ! D'abord, je voudrais rappeler que sur ces questions du numérique, vous avez des gens géniaux à Rennes qui

circulent dans toute la France, presque fous tellement ils sont brillants sur ces questions.

Que puis-je dire sur cette question du numérique ? Ma première remarque, je vais l'illustrer par des exemples. Les révolutions du monde arabe, elles se sont faites sur les réseaux, sur le numérique, mais elles se sont incarnées dans l'espace public. Les échanges d'idées sur le « co » et sur tout ce qu'il faut inventer, ils se sont faits sur les réseaux, un petit peu grâce à quelques intellectuels (il y en a encore qui clignent en France), mais aussi récemment avec des démarches comme Nuit Debout. J'ai suivi Nuit Debout, et c'est vraiment fou ! On s'assied, et on reprend les questions à la base : le travail, qu'est-ce que c'est ? Cuisiner, c'est quoi ? Quels sont les impacts ?

Les musées, on peut les visiter de façon virtuelle, mais ils n'ont jamais été autant visités de façon présente. Le spectacle vivant, avec les difficultés liées à la diminution des dotations de l'État et donc des subventions et des aides (j'imagine que vous avez le même problème ici qu'à Grenoble), c'est tendu, mais il n'y a jamais eu autant de demande de vivant, d'être. Voilà pourquoi j'ai terminé cette conférence en citant Henri Maldiney : « Exister ! Être au-devant de soi dans la rencontre ! ». On a besoin de se frotter. Toutes les sciences sociales aujourd'hui travaillent sur l'expérientiel. Pourquoi ai-je fait tant de traversées de villes ? J'ai traversé 100 villes pour dire la nécessité de travailler sur ces questions de temps et de nuit, et tenter de persuader. Ça en fait des nuits blanches, des cheveux gris, de la fatigue, 100 villes ! J'aurais pu écrire des livres, faire des conférences, mais je savais que tout le monde s'en fichait ! Par contre, quand on marche ensemble dans la ville (le protocole géographique est un leurre), là, il se passe des choses. Les politiques se sont remis en marche. Nous sommes des bipèdes, nous avons besoin des autres, nous sommes des animaux politiques. Néanmoins il faut rester vigilants face aux mouvements comme le transhumanisme et aux dérives qu'ils peuvent entraîner.

Je suis en train de finir de rédiger un livre sur l'hybridation des mondes, en partant de l'idée que la qualité d'une ville se mesure aux espaces laissés à l'improvisation. Et en finissant, je me suis interrogé. Dans une ville transformée par le numérique, accessible « à la carte », à tout moment, quelle place laisse-t-on au hasard ? Dans un premier temps, cela m'a inquiété. Et puis je me suis dit que nous sommes tous tellement différents les uns des autres (voyez ce que disent les généticiens), qu'il y a une telle foulditude de recompositions possibles dans la ville et dans l'être humain, qu'entre le virtuel et le réel – c'est-à-dire ce contre quoi on se cogne –, on réussira à trouver de l'improvisation et donc du hasard, de la sérendipité, des hasards heureux. Je pense, du moins je l'espère, que nous n'évoluerons ni vers une société dans une logique à la Big Brother venue d'en haut, ni dans ce que Leroi-Gourhan a pu dire sur les sociétés animales, les fourmis etc. Je fais confiance à l'être humain pour ruser, mettre en place des tactiques. La stratégie, il n'y en a plus : plus de DATAR, plus d'État, plus rien de tout ça, je le regrette. Donc il ne nous reste que les tactiques, mais nous ne sommes pas si mauvais que ça pour trouver des tactiques pour s'adapter. L'important est de savoir quelle part on peut laisser au hasard, à l'improvisation, de ne pas se laisser enfermer dans un fonctionnement qu'un système intelligent pourrait assurer aussi bien que

des humains.

Trouver les fissures par lesquelles on peut rentrer pour pirater, hacker. L'idéologie pirate est plus présente que jamais, voyez les Hakim Bey, les zones d'autonomie temporaires, les films de Denis sur ce qui se passe en France... Bien sûr, il y a le numérique. Mais y a aussi des gens qui décident de manger différemment, de s'installer ailleurs – ce n'est pas le Larzac, ce peut être dans les Alpes de Haute-Provence ou qui sait dans les Monts d'Arrée, ou du côté de Mur de Bretagne. Des gens qui s'installent ailleurs et qui réinventent, qui vivent ensemble... Moi, j'ai des copains qui vivent en communauté. Qui aurait pu penser ça il y a quelques années ! Ce ne sont pas les communautés baba cool des années 60, mais on est sur du partage. On réinvente du partage, pour des questions de contraintes, mais aussi grâce au numérique qui permet de nouvelles configurations. Il y a un pape qui disait : « N'ayez pas peur ! » Je pense qu'il ne faut pas avoir peur de tout cela. Qu'il faut y aller avec gourmandise. Mais qu'il faut y aller - je cite à nouveau Edouard Glissant – avec une pensée de créolisation.

C'est la créolisation du monde : nous sommes tous différents, et tous à côté l'un de l'autre. Beaucoup de choses vont se passer, émerger. Le numérique peut nous aider à imaginer cette nouveauté, mais ce qui va émerger ne sera pas quelque chose de stable. On ne sait pas ce qu'on va inventer. C'est comme demander aux gamins qui font Nuit Debout : « Quand est-ce que vous allez faire de la politique – sous-entendu, en gros, comme nous - ? ». Ils répondent : « Excusez-moi, mais on fait de la politique ! ». La question, ce n'est pas ce que ça va devenir, on est dedans ! Edouard Glissant parle de « Chaosmos » pour désigner quelque chose qui se recompose en permanence, dans un changement permanent. On n'a pas été habitués à quelque chose qui se transforme en permanence ! Surtout en France où la pensée vient d'en haut. Il faut une éducation à la transformation permanente sans quoi l'on risque de revenir à des archaïsmes, à quelque chose imposé par d'autres, à un chef, etc. Mais pour vivre dans du mobile, du flexible, il faut des règles aussi : c'est pourquoi j'ai parlé tout à l'heure de valeurs, d'égalité.

Les formes de ce que j'essaye d'évoquer maladroitement restent à inventer. Mais je fais le pari que dans six mois, un an, deux ans, quelqu'un se lèvera – un artiste, un dessinateur, un politique, vous Madame j'espère –. Il ou elle trouvera le mot et tout le monde dira : « C'est vrai, c'est exactement ça que je ressens ! Je n'arrivais pas à l'exprimer ! ». Moi, je ne connais pas encore le mot, il faut donc trouver des mots hybrides. Édouard Glissant parle d'une pensée du tremblement. J'adore cette idée. Cela veut dire qu'on n'est pas sûr de ce qu'on avance, mais qu'on y va. Et on y va avec le corps, dans l'expérientiel. Les politiques de temps, c'est aussi une façon d'aller vers le monde numérique, mais avec son corps, avec ses besoins, ses questions.

Katja KRÜGER

Merci beaucoup de toutes ces réflexions très intéressantes. Merci aussi à vous public d'être là,

d'avoir posé des questions. Merci au Parlement de nous avoir accueillis. Merci à toute l'équipe du Bureau des temps et à très bientôt pour un nouveau Jeudi des temps.